

la réputation d'un esprit timide, puisqu'il passa sa vie à renverser tout ce qu'il croyait fausse idole; c'est de Proudhon que j'é parle. Eh bien, voici, Monsieur, le jugement de Proudhon sur notre poète.

"Boileau, si fermement correct, n'est pas aussi bête qu'on a bien voulu le dire. Pour moi, je creuse une niche en ma mémoire et je l'y place comme un saint. Un jour, quand le français menacera de disparaître sous l'invasion de l'argot, il se lèvera des rangs du peuple un courageux énergumène (Proudhon prenait ce mot en bonne part) qui fera de Boileau le réservoir de la vieille langue maternelle."

On se récria; mais la conversation qui brusquement s'était emparée de Boileau le quitta de même, et notre provincial, dans la discussion assez vive qui s'engagea entre ses trois hôtes,

Imita de Courat le silence prudent,

n'aimant d'ailleurs à parler que de ce qu'il savait.

*Mazaria pittoresque.*

**A propos de Caius Furius Cresinus.**

—Eh bien ! dis-je à mon ami, en descendant de la diligence poudreuse et en lui serrant la main, quoi de nouveau dans notre chère petite ville ?

—Du nouveau à Sainte-Luce ! y songes-tu ? Dans la calme Touraine, il n'est pas de petit coin plus calme que celui-ci ; et depuis ton dernier voyage, je ne sache pas d'autre changement que celui des saisons, qui n'est pas bien nouveau.

Mon ami aime à la folie la petite ville de Sainte-Luce, où nous sommes nés tous les deux ; mais, par crainte de la moquerie des étrangers sur l'amour du clocher, il dit, pour prendre les devants et désarmer les gens, tout le mal possible de Sainte-Luce. Il se dédommage aux dépens de tout auditeur qui ne lui semble ni trop Parisien, ni trop sceptique. Pour le moment, j'étais encore un Parisien à ses yeux : J'avais sur mes vêtements de la poussière de Paris, et mes bagages portaient l'étiquette d'expédition de Paris à Amboise. C'est là que la patache nous avait pris, mes colis et moi, pour nous cahoter jusqu'à Sainte-Luce. Je résolus d'attendre, pour avoir des nouvelles, un moment plus favorable.

Nous n'étimes pas fait vingt pas que je fus frappé de la quantité inusitée d'affiches de toutes les couleurs qui tapisaient les murs. Comme le jour tombait, je n'y pouvais rien lire.

—Qu'est-ce donc que tout cela ? demandai-je à mon ami.

—Cela ? ce sont des affiches !

—Je le vois bien ; mais que disent-elles, ces affiches ?

—Ce qu'elles disent ? Elles disent que Pierre veut être conseiller d'arrondissement ; que Paul le désire aussi ; que Jacques et Guillaume, touchés d'un même sentiment, veulent se dévouer au bonheur de leurs contemporains, dans la limite de la circonscription. Ils disent tous la même chose ; il n'y a de différence que dans la couleur des affiches.

—Eh bien, quel a été le résultat de vos élections ?

—Parbleu ! Gautier a échoué.

—Qu'est que Gautier ! reprit mon ami d'un ton de reproche.

—Foi de voyageur affamé ! je ne le connais pas.

—Gautier était ouvrier dans cette filature qu'un Anglais avait essayé d'établir ici. Un beau jour, après avoir perdu de l'argent pendant vingt ans avec une obstination toute britannique, l'Anglais finit par être outré de la paresse et de l'indifférence des Tourangeaux ; il donna à chacun des ouvriers et des employés trois mois de leur paye, les salua

ironiquement, et s'en va boire du thé au sommet de l'Himalaya. Voilà une centaine de familles sur le pavé. Les uns se consolent en dormant sur les deux oreilles tant que dure l'argent ; les autres, en petit nombre, émigrent ; les autres entreprennent sur le tard des métiers qui les nourrissent à peine ; quelques-uns mendient. Gautier, qui était un homme instruit pour sa condition, et un ouvrier industrieux, trouve tout de suite des protecteurs. Comme il ne faut plus songer au tissage, et que sa femme ne veut pas s'expatrier, il accepte une place de garde particulier chez le marquis de Boisclair. Il fait très-bien son métier. Comme il est adroit de ses mains, il fabrique lui-même, à ses heures de loisir, toutes les pièces de son équipement de chasseur. Il réfléchit, il consulte ; il invente, à ce que disent les connaisseurs, des combinaisons ingénieuses ; il trouve moyen de simplifier singulièrement la fabrication des guêtres et des carniers. Il travaille pour le marquis, pour les amis du marquis, pour les Anglais qui viennent rôder tous les ans par ici. On s'émerveille du bon goût et de l'industrie de ce garde-classe. C'est à qui lui avancera de l'argent pour ouvrir une petite boutique.

Il réussit bientôt au delà de toute espérance, et crée, dans un pays perdu comme celui-ci, une industrie nouvelle qui, en moins de quatre ou cinq ans, fait vivre autant de familles que l'Anglais en avait mis sur le pavé ; il fournit deux ou trois grandes maisons de Paris ; il exporte en Angleterre, dans tout le Nord et jusqu'en Amérique. Aussitôt qu'il commence à s'enrichir, Gautier commence à avoir ses jaloux, ses envieux et ses ennemis.

Arrivent les élections d'arrondissement. Tu connais les mœurs politiques de Sainte-Luce : les bourgeois ont leur candidat, qui est en général le pharmacien ou un avocat ; les châteaux ont le leur pour la forme ; les ouvriers votent à droite et à gauche, et le hasard décide. Cette fois-ci, quelques hommes indépendants et sans préjugés, bourgeois et châtellains, voient plus loin que leurs amis. "Voilà, se disent-ils, un ouvrier qui est devenu une sorte de personnage dans l'arrondissement, et cela grâce à son travail, à son économie et à son instruction ; prenons-le pour notre candidat. Ce sera d'un excellent exemple pour eux. Cela nous rapprochera d'eux et les rapprochera de nous. Montrons que nous voulons marcher avec notre siècle, et que nous savons faire des concessions à l'esprit démocratique. C'est à la fois hardi et prudent."

On va trouver Gautier, on triomphe de sa résistance ; il se met sur les rangs. Tout le monde, tout notre monde du moins, crie à son succès. Sais-tu ce qui le fait échouer ?

—La jalousie des ouvriers ! On devait bien s'y attendre.

—Pourquoi ?

—Parce que, tant que l'envie et la jalousie n'auront pas été déracinées du cœur de l'homme, "le potier portera envie un potier", comme le dit le proverbe antique. Je n'ai pas d'ailleurs grand mérite à deviner la fin de l'histoire de Gautier : je l'ai lue il y a longtemps dans Plin l'Ancien, et je l'ai fait traduire à je ne sais combien de générations d'élèves.

Dans Plin, Gautier s'appelle Caius Furius Cresinus ; ce n'est pas un ouvrier, c'est un simple esclave affranchi ; ce qui les rapproche, c'est qu'ils sont tous les deux intelligents, laborieux et diligents ; Gautier travaille le cuir, Cresinus la terre : tous deux soignent bien et payent bien leur monde, qu'ils prennent la peine de surveiller eux-mêmes, sachant qu'il n'est rien de tel que l'œil du maître. Ils réussissent tous les deux. Parti de rien, Gautier a des rentes ; parti de moins que rien, Cresinus récolte de magnifiques moissons dans un tout petit champ. Les voisins de l'un et de l'autre commencent à les regarder de travers. Ceux de Cresinus l'accusent de sorcellerie ; c'était alors l'accusation à la mode, comme le fut celle de lèse-majesté sous les empereurs : chaque époque a la sienne. Aujourd'hui on accuse volontiers les gens qui